

XVII

Aucun événement nouveau ne signala la fin de la journée. Le comte d'Erbray était resté à Montbrun. Le colonel d'Availles, après avoir inspecté lui-même la ligne de sentinelles placée autour du bois et s'être assuré qu'elles suivaient exactement les instructions données, était parti pour Pierrie, où il avait rendez-vous avec le prévôt de Derval.

Mme de Tréveneuc se trouvait seule à son château avec Isidora. Depuis la veille, la mère et la fille n'avaient pour ainsi dire pas quitté la chambre de Marguerite. A peine en étaient-elles sorties quelques instants pour recevoir les hôtes obligés que leur amenait l'enquête commencée.

Cependant, vers sept heures du soir, à la nuit tombante, la jeune fille s'y trouvait seule. Depuis quelques heures, elle était plus calme; l'opium, administré à doses répétées, avait fini par la plonger dans une sorte de torpeur inconsciente qui avait amené l'oubli, et Mme de Tréveneuc, respectant ce repos factice mais nécessaire au corps épuisé, s'était retirée avec Isidora dans une pièce voisine.

Pendant toute la journée, la chaleur avait été accablante; mais depuis quelques instants une brise légère s'était levée, et par la fenêtre entrouverte, dont elle agitait doucement les rideaux, elle montait du jardin dans la chambre qu'elle imprégnait de parfums printaniers.

Pâle des souffrances qu'elle avait éprouvées, et la tête languissamment penchée sur son oreiller, Marguerite était dans un de ces états de somnolence où l'âme flotte indéciée sur les limites de la veille et du sommeil, et perçoit cependant les impressions extérieures, mais d'une façon si vague et si décousue qu'elles se confondent sans cesse avec les fantômes des rêves évoqués par l'imagination. Parfois elle avait une sensation assez nette des objets qui l'entouraient; elle se voyait dans sa chambre, elle la reconnaissait; puis son regard se voilait comme d'un nuage, son esprit s'égarait, et mille images confuses, qui souvent l'entraînaient bien loin de Tréveneuc, s'y succédaient en quelques secondes.

Dans un de ces instants où l'image des objets qui l'entouraient se reflétait assez distinctement dans son regard, un léger bruit, assez semblable à celui qu'on eût produit en entr'ouvrant la fenêtre avec précaution, frappa son oreille. En même temps elle crut voir l'ombre d'un homme se dessiner derrière les rideaux qui tombaient du plafond jusqu'à terre; puis une main écarta l'étoffe légère et un homme de haute taille se dirigea vers son lit.

Cette apparition qui, en toute autre circonstance, l'eût frappée de terreur, ne lui causa ni surprise ni effroi. Son âme, encore trop fortement enlacée dans les liens du sommeil était comme paralysée, et les impressions s'y succédaient sans que la raison en fût assez fortement touchée pour s'éveiller, et surtout pour relier entre elles les pensées qu'elles faisaient naître.

La vision était d'ailleurs si vague et si confuse que ce fantôme, qu'en certains instants elle croyait apercevoir distinctement, flottait en d'autres devant son regard troublé et s'évanouissait même complètement.

Tout à coup elle le revit, plus net et plus accusé que jamais. Il était debout au pied de son lit, et bien que la nuit commen-

çât à envahir la pièce et qu'il fût comme enveloppé d'ombre, il lui sembla qu'elle distinguait ses traits.

Alors elle eut comme un tressaillement et une émotion subite pénétra tout son être d'une joie ineffable. Ces traits, sur lesquels était rivé son regard, elle avait eus les reconnaître. C'étaient ceux qu'elle avait tant de fois contemplés sur un médaillon, son plus précieux héritage, et dont l'image était restée gravée dans son âme; c'étaient ceux de son père! Et maintenant, à travers les larmes qui lui voilaient les yeux, elle le revoyait bien tel qu'il lui était tant de fois apparu dans son sommeil et dans ses méditations silencieuses.

Son cœur bondit de joie et d'amour. Elle eut dans son rêve un mouvement pour se jeter dans ses bras, et un cri lui échappa qui vint mourir sur ses lèvres en un murmure indistinct:

"Mon père! dit-elle, est-ce vous?"

Alors il lui sembla que le fantôme faisait un pas vers elle et se penchait sur son lit d'un air ému et attendri. Mais, soit que le léger mouvement qui l'avait agitée lorsqu'elle avait cru se jeter dans ses bras eût rompu la chaîne de ses pensées, soit que son esprit affaibli fût incapable de supporter plus longtemps une émotion si vive, ses yeux se couvrirent comme d'un voile et la nuit se fit autour d'elle et dans son âme.

Du fantôme qu'elle avait aperçu, de la joie qui avait imprimé une si forte secousse à son cœur, tout souvenir était effacé. Par un de ces soubresauts capricieux si fréquents dans le rêve, son imagination l'avait tout à coup transportée loin de sa chambre et d'elle-même, au Val Maudit.

Il lui était apparu sous cet aspect sinistre qu'il révélait quand la nuit étendait son noir manteau sur son épais fouillis de verdure. Puis du sein de ces ténèbres, une scène terrible avait surgi devant son regard épouvanté. Elle avait vu son père traverser à cheval le pont du ruisseau, et Pharoïd, blotti comme un tigre dans un buisson, s'élançer soudain sur lui et le frapper au cœur d'un coup de poignard.

Elle s'était précipitée lorsqu'elle avait vu la victime tomber, elle l'avait reçue toute sanglante dans ses bras. Mais lorsqu'elle s'était penchée sur elle et que d'un regard anxieux elle avait cherché un reste de vie dans ses yeux, ce n'était plus le visage de Lalandec qu'elle avait aperçu, c'était celui d'Edouard. C'était son cadavre qu'elle tenait embrassé.

Elle eut un cri d'angoisse, et se jetant sur ce corps inanimé:

—Edouard! dit-elle, Edouard! parlez! répondez-moi!

Et croyant voir le regard s'éteindre dans ses yeux voilés et la livide pâleur de la mort envahir son visage.

—Oh! que ne suis-je morte avec vous!... murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes. De vraies larmes coulaient en effet de ses yeux, tandis qu'elle s'agitait convulsivement sur sa couche.

Alors, par un nouveau bond de son imagination, elle se retrouva soudain transportée dans sa chambre, mais sans avoir perdu le souvenir du rêve terrible qui venait de glacer tout son être,

(La suite au prochain numéro.)